

Hériter du silence

MATHIAS HOWALD

L'album de photos à la couverture de tissu marron parsemée de fleurettes blanches entrelacées menace de tomber de la pile de romans interrompus par paresse sur ma table de nuit. Je cale deux coussins dans le creux de mon dos et je contemple l'album fermé sur mes genoux. Je ne sais pas ce que j'attends. Que pourrais-je y trouver alors que tout – les photos, les cartes de vœux et les cartes postales – s'y enchaîne sans surprise selon l'agencement que vous avez choisi pour organiser le récit illustré de ma petite enfance. J'ai envie de croire que si nous ne sommes plus du même monde, les représentations d'un passé commun pourront peut-être me rassurer.

Les pages craquent dans la reliure et je suis enveloppé par l'odeur douceâtre de quelques polaroids en décomposition. En tournant les pages de carton et les feuilles intercalaires de papier satiné, je traverse des scènes voilées de repas, des départs et des retours de vacances, des anniversaires. Dans ce parcours en accéléré, presque cinématographique, ton style se révèle : les portraits, en noir et blanc, sont posés, dans un décor naturel ou dans le studio de ton magasin. Ils alternent avec les prises de vue de paysages ou de maisons en couleurs, dans une gamme qui rejette les teintes vives au profit de nuances délicates et d'éclairages automnaux, sous-exposés.

La composition est toujours minutieuse, au service de la révélation d'un détail, telle l'expression inédite d'un visage ou la particularité architecturale d'une maison, qui, même dans cette lecture rapide, sublime les vivants et rappelle les morts dans des lieux habités depuis par d'autres. Je revois ainsi, comme en surimpression, la plaque en terre cuite dans laquelle est gravée l'appellation «Tzi Mé» sur la maison de tes parents, les tourelles de Villa Cécil, le manoir de mes arrière-grands-parents, les visages allongés et anguleux des membres de ta famille, ceux plus ronds du côté de maman, des t-shirts portés par mon frère cadet et moi avant lui ou encore les natures mortes et les tableaux abstraits qui décorent les murs des différents appartements où nous avons habité.

Mais ta présence est rare sur les photos. Puisque c'était ton métier, tu te retrouvais la plupart du temps derrière l'objectif; et sur les clichés où tu apparais, tu es souvent mal cadré, comme si, ayant délégué ta maîtrise, l'image ne pouvait être que ratée. Ou comme si quelque chose te tirait instinctivement hors du cadre, ne laissant dans le champ que la moitié de ton corps. Ainsi, sur les portraits successifs de notre famille tirés au fil des années pour les «grandes occasions» et accrochés aux murs de plusieurs salons familiaux, tu te ménageais toujours une place en bordure pour pouvoir la rejoindre rapidement une fois le minuteur déclenché, en dérangeant le moins de personnes possible.

Une des constantes de ces portraits était ton expression car tout, sinon, marquait les différentes époques: de l'évolution douce des styles vestimentaires et des coupes de cheveux à l'éradication implacable des représentants d'une génération et son remplacement progressif par une autre. Sur ces images, si on se concentre sur ta figure excentrée, on remarque certes l'apparition de rides, le grisonnement puis le blanchiment de tes cheveux, mais on retrouve toujours en toi, sous la forme d'un col de veste retourné ou d'une mèche folle, les restes d'un mouvement qui vient de se dépenser et sur ton visage, quelque part entre les rides frontales, les sourcils arqués et le rictus, qui contraste avec les sourires de circonstance des autres visages, les traces profondes de l'inquiétude.

Quant à moi, je figure à chaque page de l'album. Si je commence par la fin, je rapetisse à vue d'œil. Je marche, puis je rampe, et enfin je flotte, porté dans différents bras, l'air hébété devant l'attention qu'on m'accorde. Je ne peux m'empêcher de me demander à qui je ressemble le plus aujourd'hui: à toi adulte ou à moi enfant?

Notre premier portrait de famille est pris dans le salon de mes grands-parents maternels. Maman me porte contre sa poitrine, une main sous mes fesses, l'autre autour de mon torse. Quant à toi, tu te tiens légèrement derrière elle, une épaule dissimulée par la sienne. On dirait que, par un même mouvement, tu la soutiens et tu cherches à la mettre en avant. On devine ta main gauche sur sa hanche. Ton autre main est positionnée sous mon visage et tes doigts en éventail étirent ma bouche pour m'aider à sourire. Ton sourire à toi, sans être joué, est exagéré pour mieux m'inciter à t'imiter. Les fossettes qui se dessinent sous la pression de tes doigts font comme des guillemets dans la chair rebondie de mes joues. Puisque vous êtes occupés à me regarder pendant la mise en scène de cette pose, je suis le seul à fixer l'objectif au moment où la photographie est prise, quelques secondes trop tôt.

Tu réapparais sur une photo prise sur les quais d'Ouchy. Je reconnais la lumière qui nous baigne, c'est celle d'un jour du début du printemps quand le soleil hésite à percer le stratus. Tu pousses un landau de toile bleu nuit dans lequel je repose mais on ne me voit pas dans l'ouverture rectangulaire. Tu portes un complet de velours côtelé foncé et des lunettes de soleil. Ta tête est tournée en direction de l'objectif; ton expression est difficile à lire et je n'arrive pas à dire si tu souris. Ton corps continue d'avancer, comme si tu cherchais à sortir du cadre. Les arbres encore nus projettent des ombres noueuses et électriques. Je réalise que les voitures de l'arrière-plan ont les mêmes couleurs et les mêmes formes démodées que les modèles réduits avec lesquels je jouais enfant.

Je réalise aussi que je n'arrive déjà plus à t'imaginer en mouvement, tes gestes de simples arrêts sur images. Et si j'en suis déjà réduit à la description, je ne veux pas que tu deviennes une idole de papier. Il serait tentant de voir partout des indices semés à l'avance par la mort: le parapet avec ses craquelures et veinules de pierre tombale, ton habit de deuil, le paysage rendu triste. Car tu étais peut-être heureux ce jour-ci, fier de te promener avec ton fils. Je frissonne à l'idée que tu détournes le regard du landau pour fixer l'objectif et me voir, à travers le filtre de tes verres foncés, te scrutant à des années de distance.

bio

Mathias Howald est né en 1979 à Lausanne, où il vit et travaille comme enseignant d'anglais au gymnase. Il est membre du collectif d'auteurs Caractères mobiles.

L'extrait que nous publions ici est tiré de son premier roman, *Hériter du silence*, à paraître aux Editions d'autre part en avril 2018. Après la mort de son père, le narrateur s'interroge sur ce que ce dernier lui a transmis et pourquoi il a choisi de passer certains épisodes de sa vie sous silence. **CO**

biblio

Hériter du silence

Editions d'autre part, 2018.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève.

Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de l'Association [ch]littérature.ch], de la Fondation Cœrtli et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



PHOTO DAVID GAGNEBIN - DE BONS